

GATIEN LAPOINTE

Ode au Saint-Laurent

précédée de

J'appartiens à la terre

Édition établie par JACQUES PAQUIN

bnm



Jacques Paquin est professeur associé au Département de lettres et communication sociale de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il est membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ).

bnm*

Ode au Saint-Laurent
précédée de
J'appartiens à la terre

GATIEN LAPOINTE

Ode au Saint-Laurent
précédée de
J'appartiens à la terre

Édition établie
par JACQUES PAQUIN

Les Presses de l'Université de Montréal

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Ode au Saint-Laurent; précédée de J'appartiens à la terre / Gatien Lapointe; [édition préparée par] Jacques Paquin.

Noms : Lapointe, Gatien, 1931-1983, auteur. | Paquin, Jacques, 1954- auteur. | Lapointe, Gatien, 1931-1983. J'appartiens à la terre.

Collection : Bibliothèque du Nouveau monde.

Description : Édition critique. | Mention de collection : Bibliothèque du Nouveau monde | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230059120 | Canadiana (livre numérique) 20230059139 | ISBN 9782760648814 | ISBN 9782760648821 (PDF) | ISBN 9782760648838 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Lapointe, Gatien, 1931-1983. Ode au Saint-Laurent—Critique génétique. | RVM : Lapointe, Gatien, 1931-1983. J'appartiens à la terre—Critique génétique. | RVM : Lapointe, Gatien, 1931-1983—Critique et interprétation. | RVM : Lapointe, Gatien, 1931-1983—Appréciation. | RVM : Lapointe, Gatien, 1931-1983—Archives.

Classification : LCC PS8523.A673 Z78 2024 | CDD C841/.54—dc23

Mise en pages : Folio infographie

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

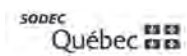
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2024

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada, le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).



Financé par le gouvernement du Canada



IMPRIMÉ AU CANADA

Sigles, symboles et abréviations

BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
cf.	<i>confer</i> (voir)
(dir.)	sous la direction de
éd.	édition
<i>et al.</i>	et autres auteurs
f.	feuillet(s), folio(s)
FGL	Fonds Gatien Lapointe, Archives nationales à Trois-Rivières
<i>infra</i>	plus bas
<i>J</i>	<i>Journal (1950-1956)</i> (2020)
<i>JM</i>	<i>Jour malaisé</i> (1953)
n. p.	non paginé
<i>OJ</i>	<i>Otages de la joie</i> (1955)
<i>OSL</i>	<i>Ode au Saint-Laurent</i> , précédée de <i>J'appartiens à la terre</i>
<i>PM</i>	<i>Le premier mot</i> (1967)
<i>PR</i>	<i>Poèmes retrouvés</i> (2016)
[s. d.]	sans indication de date
[s. éd.]	sans indication d'éditeur
[s. l.]	sans indication de lieu
[s. l. n. d.]	sans lieu ni date
[<i>sic</i>]	cité textuellement
<i>supra</i>	plus haut
<i>TP</i>	<i>Le temps premier</i> (1962)
UQTR	Université du Québec à Trois-Rivières
[...]	ajout ou modification de lettre(s) ou de mot(s), ou élément reconstitué

La transcription des manuscrits dans le relevé des réécritures et des variantes, qui est disponible sur le site Internet (https://pum.umontreal.ca/catalogue/ode_au_saint_laurent), est codifiée de la manière suivante :

A	ajout
D	texte déchiffré sous la surcharge
<i>Italique</i>	contenu qui diffère du texte de base.
l.	ligne(s)
R	rature
S	en surcharge
v.	vers
//	changement de paragraphe ou division strophique
/	fin de vers ou changement de ligne
[...]	signale l'insertion de corrections ou de réécritures
< >	commentaire éditorial

Avant-propos

Gatien Lapointe (1931-1983) fait partie des grandes figures de la poésie au Québec. La parution du recueil *Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre*, en 1963, est un événement qui est resté marquant sur la scène littéraire. Non seulement le recueil a-t-il reçu tous les honneurs, mais la réception critique a été unanime sur les qualités de cette œuvre poétique qui s'inscrivait dans la thématique du pays, en particulier grâce au long poème qui célèbre le fleuve québécois. Le recueil est aussi remarquable parce qu'il fait partie des rares best-sellers de la poésie québécoise, atteignant un tirage de plus de dix mille lors de sa dernière réimpression en 1969.

Les recherches qui ont abouti à cette édition critique remontent au début des années 2000. J'ai appris, de la part d'Armand Guilmette, ancien collègue et ami proche de Gatien Lapointe, que les héritiers avaient déposé les archives personnelles du poète au Musée québécois de culture populaire, à Trois-Rivières, dénommé aujourd'hui Musée Pop. C'est dans l'entrepôt du musée que j'ai pu découvrir la richesse des archives qui avaient été conservées. Mais ce n'est que plus tard, après avoir publié le journal intime et une anthologie de poèmes de Lapointe, que j'ai commencé à déterminer l'ordre séquentiel des états rédactionnels du poème «*Ode au Saint-Laurent*». Deux ans plus tard, j'étais en mesure de partager les fruits de mon travail. Cette publication est l'aboutissement de recherches qui m'ont permis d'identifier les divers manuscrits de tous les poèmes du recueil. Le dépouillement des textes publiés dans les périodiques ainsi que dans les anthologies est venu compléter l'étude comparative dont les résultats sont consignés dans les notes et relevés des variantes, accessible sur le site Internet des Presses de l'Université de Montréal. Le cœur de cet ouvrage est la reproduction des poèmes de l'édition de 1966, qui sont accompagnés de notes visant divers objectifs : signaler la version d'un poème publiée dans un périodique, attirer l'attention sur un élément significatif de la poétique du recueil, sur une allusion littéraire ou artistique, fournir la référence des citations, enfin divulguer des informations sur l'identité des dédicataires. Pendant la période d'écriture de l'*Ode*, et même à l'aube des années 1970, Lapointe a rédigé des poèmes qui sont restés inédits ou qu'il n'a pas retenus pour les rendre publics. Il nourrissait

également le projet de faire paraître des poèmes qu'il aurait regroupés sous le titre « L'homme en marche », et qu'on retrouvera placés après ceux de l'édition de 1966. À la suite, on pourra lire la série d'inédits qui sont restés à l'écart de l'*Ode*, mais qui offrent une évidente parenté avec les poèmes du recueil, soit parce qu'ils ont été écrits durant la même période, soit qu'ils partagent une poétique commune. Enfin, une dernière section rassemble trois témoignages précieux du poète sur le contexte de rédaction de son recueil.

Si Lapointe se livrait volontiers dans les entrevues qu'il accordait aux médias, une bonne partie de son parcours personnel et professionnel est néanmoins restée dans l'ombre. La consultation de sa correspondance, de son journal personnel ainsi que des curriculum vitae qu'il soumettait périodiquement à son université a permis d'éclairer plusieurs aspects méconnus de sa vie et dont rend compte la « Chronologie ».

Le milieu de la recherche, tout comme le lectorat curieux d'en apprendre davantage sur cette œuvre phare de Gâtien Lapointe, pourra consulter avec profit la bibliographie exhaustive des poèmes, ainsi que des études dont le recueil a fait l'objet. Cet ouvrage s'adresse à un public qui souhaite lire un des grands recueils de la poésie québécoise dans sa version de référence tout en cherchant à répondre aux intérêts des spécialistes en histoire de la littérature et de l'édition québécoises, en poésie, en édition critique ainsi qu'en critique génétique.

REMERCIEMENTS

La consultation du fonds d'archives de Gâtien Lapointe pour mener à bien cette édition critique a nécessité la contribution de plusieurs personnes et organismes.

Mes remerciements les plus chaleureux s'adressent d'abord à madame Bernadette Laperrière qui, sous le patronyme de Guilmette, a engrangé une impressionnante mine d'informations sur le parcours intellectuel de Gâtien Lapointe. C'est elle qui mettait en forme les curriculum vitae que Lapointe soumettait annuellement à son département et c'est aussi elle et son mari, Armand Guilmette, qui ont répertorié une bonne part des publications énumérées dans la bibliographie, ainsi que des informations chronologiques. Bernadette a toujours accueilli avec enthousiasme mes demandes d'éclaircissements lors de nos échanges téléphoniques.

Je remercie tout spécialement mes deux collègues François Dumont et Jacinthe Martel qui m'ont généreusement offert leur expertise et leur avis sur l'introduction de cet ouvrage.

Je suis aussi redevable à mon équipe d'assistantes de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui, en raison des restrictions sanitaires, a dû travailler presque exclusivement à distance sur les documents d'archives. Je remercie en premier lieu Kym Labonté et Lauriève Matteau pour leur travail méticuleux sur le relevé des variantes et la mise en forme des différentes parties de l'ouvrage; sans oublier que je leur dois aussi de m'avoir sauvé à quelques reprises d'un naufrage informatique. Merci également à Maggie Lévesque et à Marie-Hélène Nadeau pour leur travail sur la bibliographie.

Ce livre est aussi le fruit de la collaboration de personnes ayant connu Gatien Lapointe à diverses époques de sa vie. Ma gratitude va d'abord à Madeleine Gobeil qui a accepté de plonger dans ses souvenirs pour retrouver l'ami et le poète des années 1960. J'éprouve la même reconnaissance envers Martine Saillard-Ayme qui a entretenu des liens d'amitié avec Lapointe quand il était en France. Au cours de mes recherches, j'ai fait appel aux anciens collègues et amis du poète, Bernard Pozier, Pierre Chatillon et Gaston Bellemare, sur lesquels j'ai toujours pu compter pour colliger des informations. Merci également à Nicholas Giguère qui a généreusement fait part des résultats d'un sondage qu'il a mené auprès des poètes des Éditions du Jour. Mes remerciements s'adressent aussi à Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu qui ont répondu à mes questions sur les Éditions de l'Hexagone. Un merci spécial à Nicole Deschamps pour m'avoir raconté une tranche de vie de Lapointe; merci à Sébastien Dulude, ma référence pour tout ce qui touche à la signature éditoriale; merci à Vincent Lambert, à Marcel Olscamp et Nathalie Watteyne qui m'ont fait profiter de leurs compétences. Ma reconnaissance va aussi à Jacques Boulerice, Gaëtan Dostie, Christiane Lemire et Francis Lévesque qui ont promptement répondu à mes demandes ponctuelles, ainsi qu'aux personnes qui ont été d'indispensables intermédiaires: Jean-François Crépeau, Gilles Gagné, Laurier Lacroix et Jason Luckerhoff.

Je remercie les documentaristes d'Archives nationales à Trois-Rivières pour leur disponibilité et leur directrice Sophie Morel, qui a mis à ma disposition des documents d'archives du Fonds Gatien Lapointe qui n'étaient pas encore accessibles au grand public. Merci enfin à la succession Joseph Bonenfant ainsi qu'aux Services des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke.

Enfin, je suis redevable à Patrick Poirier des Presses de l'Université de Montréal, qui a reçu favorablement le projet de cet ouvrage ainsi qu'à Sylvie Brousseau et à l'équipe de révision de la maison pour leur relecture vigilante.

Introduction

PARCOURS BIOGRAPHIQUE ET PROFESSIONNEL

Gatien Lapointe est né le 18 décembre 1931 à Sainte-Justine de Dorchester, municipalité située dans les Appalaches, près de la frontière avec les États-Unis. Le nom de baptême Gatien a été choisi en fonction du calendrier liturgique qui commémore la mort de saint Gatien, évêque de Tours. Lapointe est le douzième des 14 enfants d'Évangéliste Lapointe, cultivateur, et d'Élise Lessard. Le couple vivait dans le rang X à Sainte-Justine, « en pleine forêt, où un arpent de terre seulement avait été défriché » (B. Guilmette [Laperrière], 1986, p. 130.) Lapointe aimait s'amuser en solitaire, sur une butte de sable, entouré du vol des hirondelles (A. Guilmette, 1984). Au retour de l'école, il se rendait dans l'enclos des vaches pour jardiner dans un petit lopin de terre qui lui était réservé. Après sa 6^e année d'école primaire, il est accueilli par son oncle Alphonse, qui était cordonnier, pour terminer ses études à l'école du village et commencer son cours secondaire. Il quitte ensuite Sainte-Justine pour entrer au Petit Séminaire de Québec. La mort du père, en 1944, alors que Lapointe est âgé de 12 ans, a été un événement marquant qui a laissé aussi des traces dans son œuvre poétique. Revenant sur cette perte dont il subissait toujours les ressacs, Lapointe a confié que cette mort était à l'origine de sa fascination pour la langue. Incapable de prononcer un mot devant son père alité à l'hôpital, ce n'est qu'une fois son père inhumé qu'il avait pu traduire la peine qu'il ressentait en déposant un feuillage sur sa tombe. Les mots qu'il n'avait pu articuler en présence de son père, il allait tenter de les exprimer par la poésie :

Il faut maintenant que je l'invente [ce feuillage] (ou que je le réinvente) et que je le pose comme un mot souverain entre la mort et la vie, sur chaque chose, sur chaque visage et qu'un jour, ai-je mérite d'être sauvé, il me soit la céleste demeure, la terrestre éternité [...] (Lettre à J. Bonenfant, 12 janvier 1971, f. 5)

Rares sont les poèmes qui évoquent directement ce drame dans la vie du poète, mais l'un d'eux, rédigé en 1975 et resté inédit du vivant de l'auteur, évoque la butte où jouait l'enfant qui s'y est réfugié aussitôt après avoir perdu son père :

Butte claire dans le ciel très clair
Et ma main qui s'abandonne jusqu'à l'horizon

L'instant bat si fort et chaud
Dans tout mon corps
Que je ne me rappelle plus
Qu'un jour d'août il y a très longtemps
Je suis mort sur ce même promontoire.

(« [Butte claire dans le ciel très clair] », G. Lapointe, 2016, p. 173)

Au Petit Séminaire de Québec, où ses résultats scolaires le placent toujours parmi les premiers de sa classe, l'élève commence à écrire des poèmes, en vers rimés pour la plupart, à la main ou dactylographiés, qui s'échelonnent d'octobre 1949 à janvier 1953, la plupart influencés par le romantisme. Baudelaire est aussi une référence notable dans l'intitulé « Invitation au voyage ». Certains poèmes sont rédigés pendant les cours de latin ou de grec, comme le jeune Lapointe prend le soin de l'indiquer au bas de ses compositions. « À ma mère » est un des titres les plus révélateurs de son état d'esprit en 1949 : « Il ne me reste que ma mère / Seul objet de mon affection / Déjà la mort a pris mon père / Donne-moi ta bénédiction » (« À ma mère », 5 novembre 1949, f. 1).

Après ses bancs d'essai en poésie, il publie lui-même *Jour malaisé* (JM, 1953), qu'il dédie à sa mère, mais regrette aussitôt de les avoir trop vite rendus publics (Lapointe, 2020, p. 58). La même année, il se joint à Georges Cartier pour fonder les Éditions de Muy où paraît *Otages de la joie* (OJ). Bien que les deux recueils soient publiés en marge des maisons de poésie reconnues, ils attirent tout de même l'attention des critiques qui reconnaissent en Lapointe un jeune poète prometteur. Sa photo est publiée dans le journal à l'occasion d'une fête intitulée « Nos Poètes 1953 », en compagnie de figures en vue comme Anne Hébert, Gaston Miron, Olivier Marchand et Jean-Guy Pilon (G. Marcotte, 1953, p. 7). Après sa formation classique, il s'installe à Montréal et reprend la rédaction d'un journal personnel interrompu au collège, qu'il tiendra jusqu'à l'automne 1956 (*Journal (1950-1956)*, 2020). Désireux de développer ses connaissances dans la confection matérielle de recueils, il suit des cours entre autres avec Albert Dumouchel à l'École des arts graphiques de Montréal, après quoi il commence des études de baccalauréat à l'Université de Montréal qu'il complète avec une maîtrise consacrée au poète Paul Éluard (« L'expérience intérieure de Paul Éluard », 1956). Il était très critique des enseignements qu'on lui prodiguait, préférant à une pédagogie de

l'accompagnement celle où l'élève doit trouver lui-même le chemin de la connaissance :

Au collège – il y a longtemps de cela – j'ai eu deux professeurs : l'un, très nuancé, délicat, nous prenait par la main et nous conduisait à travers la forêt, soulignant et expliquant tout ; l'autre, élémentaire, d'une pièce, en arrivant devant la même forêt, nous donnait une grande poussée dans le dos et s'en allait. La méthode du premier complète celle du second. Mais tu devines celle que je préfère.

(Lettre à Pierre Caminade et aux amis de La Muette, 10 juillet 1962, f. 3.)

Il est aussi invité à signer des comptes rendus critiques dans divers périodiques de l'époque, comme *La Revue dominicaine* et *Maintenant*. L'écriture de poèmes et les études auxquelles il se livre forment ainsi les deux principales voies qui le guideront jusqu'à la fin de sa vie. À l'automne 1956, l'obtention d'une bourse de deux ans de la Société royale du Canada l'amène à Paris où, toujours fidèle à Éluard, il soumet le sujet de sa thèse, « La lumière chez Paul Éluard », sous la direction de Marie-Jeanne Durry, qui est aussi poète. Les centaines de feuillets de notes de cours et de notes rédigées en vue de sa thèse conservées dans les archives montrent qu'il était totalement investi dans son projet, mais le travail d'écrivain finit par l'emporter sur les ambitions du thésard. Lorsqu'en 1958 des membres du jury du Prix du Club des poètes se rendent à son appartement de Montmartre pour lui annoncer qu'il a remporté le concours, Lapointe comprend alors que la carrière de poète lui importe plus qu'un diplôme de doctorat en France. Plus encore, c'est le travail de critique que Lapointe remet en question dans ses activités intellectuelles. Anticipant et simulant le moment de la soutenance de sa thèse à la Sorbonne, il écrit : « Je me vois assis, face aux jurés, salle Louis Liard, et j'imagine qu'on me pose cette question : Qu'entendez-vous par critique ? » (« Réflexions sur la critique », f. 1, FGL). Lapointe y défend l'idée d'une critique d'accompagnement qui va à l'encontre du travail d'érudition exigé par l'université. Il termine sa réflexion en décidant de présenter sa thèse plutôt à Montréal, mais sans pousser plus loin son projet. D'ores et déjà, il a choisi l'écriture et, s'il ne renonce pas à la critique littéraire, c'est avant tout son amour des œuvres qui anime son travail de chroniqueur dans les périodiques auxquels il collabore. En 1962, quand il obtient en France une reconnaissance avec la publication de son recueil primé, *Le temps premier* (TP), il a déjà commencé à couper les ponts avec Paris. L'*Ode au Saint-Laurent*, précédée de *J'appartiens à la terre* (OSL), et en particulier cette *Ode* qui donne son titre principal au recueil, considérée aujourd'hui comme un classique de la poésie québécoise,

représente le point culminant de sa carrière d'écrivain. Comme le souligne François Dumont :

Peu de recueils de poésie, dans l'histoire du Québec, ont aussi parfaitement coïncidé avec l'« horizon d'attente » québécois que l'*Ode au Saint-Laurent* [...]. Gatien Lapointe a exprimé son attachement au pays à un moment où le sentiment d'appartenance était au cœur de la sensibilité québécoise. (F. Dumont, 1987, p. 29)

Ce succès lui ouvre les portes de l'université et de l'institution littéraire. Il entreprend une carrière au Collège militaire royal de Saint-Jean (1962-1969), qu'il poursuivra à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) de 1969 jusqu'à sa mort en 1983. On sollicite régulièrement son avis sur la poésie et les grands enjeux culturels de la société québécoise. Dans les années qui suivent la parution de l'*Ode*, Lapointe partage ses activités entre l'enseignement, la rédaction de chroniques littéraires, notamment au journal *Le Soleil*, et la publication de poèmes dans les périodiques, ainsi que des contributions à la radio de Radio-Canada. En 1967, il reçoit un accueil enthousiaste pour *Le premier mot*, précédé de *Le pari de ne pas mourir* (PM), recueil qui contraste avec l'optimisme et l'exaltation du recueil précédent par la présence d'un sujet tourmenté et le recours à une écriture plus fragmentée. Il est au sommet de sa renommée lorsqu'il accepte une invitation du Centre d'études universitaires de Trois-Rivières (devenu ensuite l'Université du Québec à Trois-Rivières) à rejoindre le département de français nouvellement créé. En 1971, soucieux de transmettre son amour de la poésie et de former de nouveaux talents, Lapointe, qui anime des cours de création littéraire, fonde à Trois-Rivières les Écrits des Forges, une maison vouée à la publication de jeunes poètes de la Mauricie. Le silence éditorial de treize années qui suit PM s'explique dans une large mesure par les nouvelles responsabilités qui lui incombent depuis qu'il est à la tête d'une maison d'édition. Mais le poète, qui a profité depuis 1963 du capital symbolique accumulé par sa renommée, est en proie à des doutes : sera-t-il en mesure de renouveler son écriture, comme il l'a fait jusqu'alors ? Pourra-t-il demeurer à la hauteur de sa réputation, maintenant que les projecteurs sont désormais braqués sur une génération montante de poètes ? *Arbre-radar* (1980), fruit de cette longue gestation, entame la seconde période de son œuvre. Cette écriture s'est élaborée au contact de théoriciens de la littérature comme Roland Barthes, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard. En publiant ce recueil auquel il travaille depuis 1976, Lapointe relève en quelque sorte le « pari de ne pas mourir » qui traduit sa conception de la création littéraire. Ses attentes seront déçues parce que

la réception critique est mitigée et que les récompenses ne suivent pas. Un des coups les plus durs auxquels il a dû faire face est la nouvelle, lancée par erreur dans un journal local, qu'il vient de se voir décerner le prix France-Québec. En réaction à cette déveine, Lapointe va dorénavant privilégier des publications plus artisanales, sous forme de plaquettes, dont il conçoit les maquettes illustrées par des artistes. Habité par la certitude que l'écriture doit puiser dans les sensations du corps, comme il le clamait dans l'épigraphe qui ouvre *TP* (« Le corps est un absolu »), Lapointe a voulu que sa poésie sollicite tous les sens. L'année 1981 est particulièrement fertile : *Corps et graphies*, inspiré d'un spectacle de danse, *Barbare inouï*, premier recueil publié dans sa propre maison d'édition, une suite intitulée « Corps-transistor » parue en revue et « Chorégraphie d'un pays » qui ouvre un album de photographies sur le Québec. Deux ans plus tard, il grave un disque où il récite ses poèmes, anciens et nouveaux, sur une musique électroacoustique (*Corps de l'instant. Anthologie* 1956-1982). Peu de temps avant sa mort prématurée survenue la même année, Lapointe a recueilli des poèmes inédits qu'il avait écrits à Paris durant les années 1950 (*Le premier paysage*, 1983), abandonnant ainsi la poésie expérimentale pour un langage plus accessible. La crise cardiaque qui le terrasse dans sa maison, qu'il avait nommée « Le vaisseau du soleil », a laissé en friche d'autres œuvres manuscrites, dont « Diamantaire origine » et « Instant-phénix ». Lapointe n'a pu réaliser de son vivant ses projets de rétrospective, mais ses archives donnent accès aux brouillons des textes d'introduction qui devaient accompagner ces ouvrages. Il nourrissait aussi divers autres projets : « créer une page littéraire dans le journal local, fonder une revue » (A. Guilmette, 1983, p. 9). Quand on examine la production poétique de Lapointe en surplomb, *Ode au Saint-Laurent* demeure entre tous le recueil qui lui a valu la plus grande reconnaissance tant par les prix obtenus que par l'appréciation des critiques. C'est aussi le poème de l'« Ode » qui a suscité pendant près d'une décennie le travail d'écriture et de révision le plus soutenu et le plus important.

LA GENÈSE DE L'ŒUVRE

On sait assez peu de choses du séjour de Lapointe à Paris avant qu'il ne reçoive le Prix du Club des poètes, si ce n'est qu'il a occupé de petits emplois après l'épuisement de sa bourse, en donnant des leçons privées. Il a aussi suivi des cours à l'École du Louvre et il confie avoir « visité le Prado à Madrid, et le musée des Offices à Florence ». Il ajoute : « [J]'ai fait les "grands pèlerinages" »

des arts gothique et roman en Espagne, en Italie, en Allemagne et surtout en France. J'ai également étudié les différentes renaissances [*sic*] d'Europe» (M. Gobeil, 1962, p. 8). À propos de l'impact de la culture européenne sur son développement intellectuel, il conclut : «Je ne crains pas de le dire, l'Europe m'a mis au monde» (*ibid.*). Mettre au monde, renaître, commencer sont des vocables qui dictent le choix des titres de plusieurs recueils : *Le temps premier*, *J'appartiens à la terre*, *Le premier mot* ou *Le premier paysage*. OSL parle du Québec et de sa géographie, mais son contexte de composition est directement lié aux années où Lapointe a séjourné à Paris.

Celui-ci a livré plusieurs témoignages des circonstances qui sont à l'origine de son ode, avant qu'elle ne trouve place dans un recueil. Avant même de songer à la publication, en 1961, il propose à Jean-Guy Pilon de le diffuser à Radio-Canada : «j'aimerais avant de le publier le faire passer à la radio. C'est une poésie plus orale qu'écrite» (Lettre à Jean-Guy Pilon, 17 mars 1961, f. 1). Lapointe fait part de sa démarche auprès de Pilon à Clément Lockquell à qui il écrit : «Ai écrit une ode de près de 500 vers sur le Saint-Laurent. J'aimerais qu'on la lise à la radio. J'ai déjà fait qq' démarches, j'espère gagner la partie. C'est très bon. Je la publierai sans doute en septembre dans une collection canadienne. J'ai deux recueils qui paraîtront bientôt à Paris : *Lumière du monde*² et *J'appartiens à la terre*.» (Lettre à Clément Lockquell, Paris, le samedi 25 mars 1961.)

Cette lecture n'aura pas lieu, mais à l'automne de la même année, il annonce à sa mère et à sa sœur son projet de publier un poème sur le fleuve Saint-Laurent : «J'ai déjà écrit un poème de plus de vingt pages sur le fleuve. On me dit que c'est très beau et moi-même, j'en suis très content. Je vais commencer une ode à l'automne» (Lettre à sa mère et à sa sœur, Paris, le 29 septembre 1961, f. 1). À l'origine, le poème «sur le fleuve» et la forme de l'ode apparaissaient donc comme deux choses distinctes dans l'esprit du poète. L'année suivante, il confie à son ami Pierre Caminade les motifs qui ont présidé à l'écriture de son plus célèbre poème :

Cela est né, cela a pris naissance en moi lorsque je suis retourné au Canada en 60 après mon premier séjour en Europe. J'étais en mer. Rentrant dans le Golfe, qui est encore la mer, j'étais soudain alerté, surpris, ému, ravi, par quelque chose. J'avais le visage en plein vent, j'ai reniflé, j'ai regardé. Puis remontant le fleuve, qui est presque toujours la mer aussi, a commencé de surgir, au loin, à l'horizon,

1. Mis pour quelques.

2. Ce titre, qui date de 1959, sera rattaché au recueil *Le temps premier*.

une mince ligne de terre ; et les rives se sont rapprochées lentement, lentement ; et c'est lentement que montait en moi ce quelque chose que j'ai voulu exprimer dans cette ODE. (Lettre à Pierre Caminade et aux amis de La Mulette, Paris, 10 juillet 1962.)

Dans un autre témoignage qui reprend à peu près dans les mêmes termes le choc émotionnel ressenti en remontant le fleuve, le poète indique cette fois le moment précis où il a voulu coucher cette émotion sur papier : « Quatre mois après, du 6 au 9 janvier, j'ai fermé les volets de ma chambre et dans cet autre temps que je trouvais, j'ai écrit l'Ode. » (Les Éditeurs, 1986 p. 5). À peine trois jours lui suffisent pour rédiger le long poème sous l'impulsion d'une grande excitation. S'il a comblé en 1956 son désir de s'immerger dans la culture française, il n'en demeure pas moins que Lapointe avait le sentiment d'être resté un étranger, sentiment qu'il exprime dans sa lettre à Caminade. La publication du *Temps premier* en 1962, suivie un an plus tard d'*OSL*, permet de mesurer à quel point l'expérience française lui aura permis en contrecoup de prendre conscience de ses propres origines. Entre son départ pour Paris en 1956 et son retour définitif en 1962, il s'est donc produit une transformation. Le retour par bateau lui fait redécouvrir avec un regard neuf la géographie du Québec ainsi que le sens de son écriture, en somme, écrit-il, ce « quelque chose que j'ai voulu exprimer dans cette *Ode* » (Lettre à Pierre Caminade, f. 10). Ce « quelque chose », c'est à la fois la redécouverte de sa patrie à travers l'évocation du fleuve et les retrouvailles avec son enfance passée à Sainte-Justine-de-Dorchester. Plus encore, ce retour coïncide avec la révélation d'une nouvelle écriture ancrée dans le sol natal. En réaction à l'esprit cartésien qu'il attribue à la littérature française, Lapointe cherche à abolir la distance entre l'expression du corps et celle du langage :

Là où je voudrais en arriver, en tout cas, c'est de m'exprimer avec mon corps. Je ne refuse pas l'intelligence, mais le cerveau, la cérébralité qui gêne tout instinct. La sensation va toujours plus loin que la plus minutieuse élucidation. Si jamais j'arrivais un jour à bien éduquer mes sens, à les rendre conscients et intelligents, je pourrai [*sic*] alors *parler directement avec mon corps*. (Lettre à Pierre Caminade, f. 4.) [Lapointe souligne.]

Le retour au pays aura donc été l'occasion de découvrir une double identité, celle du pays géographique et celle de l'écrivain qui s'est dégagé d'un certain héritage littéraire. Le poème « Ode au Saint-Laurent » traduit la coïncidence de l'avènement du pays et de l'homme, médiatisée par un poème qui signe un acte de naissance.

Histoire d'un titre

La première partie de l'intitulé renvoie à une forme qui remonte à la poésie d'Horace et de Pindare, et qu'a renouvelée Pierre Ronsard au xvi^e siècle. Cette forme obéissait traditionnellement à une organisation strophique tripartite structurée selon trois types de séquences. Le poème de Lapointe reprend ce modèle et en conserve l'esprit, il « cherche à opérer une réconciliation des hommes, des Dieux, dans une vision harmonieuse du monde » (F. Rouget, 1994, p. 149). Le premier vers (« Et je situerai l'homme où naît mon harmonie ») inscrit le poème dans un genre lyrique relativement libre dont le contenu rejoint les thématiques récurrentes déjà pratiquées depuis les Modernes, au xvii^e siècle (J. Vignes, 2002, p. 423). Bien qu'il n'ait jamais énoncé les motifs qui l'ont guidé dans le choix de cette dénomination, Lapointe tenait davantage à conserver le mot « Ode » qu'à signaler la référence québécoise : « L'an prochain, confie-t-il en 1982, en préparant le premier tome de ma rétrospective pour l'Hexagone, je vais peut-être réduire ce titre au mot *Ode* ou même rétablir le titre initial » (D. Smith, 1982, p. 59). Le titre initial, c'est « L'homme en marche » dont il sera question plus loin.

D'autre part, ce n'est pas la première fois que le fleuve Saint-Laurent suscite l'intérêt des poètes du Québec. Vincent Lambert a étudié la position paradoxale dans laquelle se trouvaient les écrivains du xix^e siècle confrontés au défi de traduire en mots ce cours d'eau mythique de la vallée du Saint-Laurent : « Ainsi se développèrent une épopée du fleuve en grande allée du musée national et, conjointement, une épopée du fleuve en figure irréductible » (V. Lambert, 2014, p. 304). Pour ce dernier, « Lapointe n'a pas complètement renoncé à l'esprit des premiers conquérants ; or son narrateur cherche à prendre possession de son territoire non plus en le civilisant ou en le possédant, mais en l'incorporant » (*ibid.*, p. 313). Lapointe, au moment de rééditer ses recueils à l'Hexagone, exprime pourtant un malaise à recourir à la toponymie du Saint-Laurent pour chapeauter son poème, lui préférant « L'homme en marche ». Cette dénomination générique coiffe plusieurs recueils parus avant celui de Lapointe. Alain Grandbois publie *Rivages de l'homme* en 1949 et Gaston Miron, en 1970, lance *L'homme rapaillé*, qui réunit des poèmes et des proses rédigés durant les années 1950. Il fait aussi partie du titre de son essai autobiographique, « Note d'un homme d'ici », publié la première fois en 1960. (G. Miron, 2004, p. 37-39.) Durant ces mêmes années paraît une série de conférences que le père Ernest Gagnon a prononcées sur les ondes de la radio de Radio-Canada. Celles-ci seront ensuite réu-

nies dans *L'homme d'ici*, ouvrage qui aura un grand retentissement dans le milieu intellectuel québécois. La définition que Gagnon donne de l'« homme relatif » rejoint l'image de l'« homme » que décrit l'ode :

Attentif ou distrait, douloureux ou triomphant, tantôt actif, tantôt passif, il vit l'aventure de sa propre genèse. Il croit se porter sur la route mais c'est la route qui le porte. Il s'avance dans ce qu'il devient. Et ses pas, ce sont les pas allègres et sûrs de l'homme qui marche, qui marche sur la terre humaine, dressé de toute sa stature, face à l'horizon lumineux de son univers intérieur. (E. Gagnon, 1963, p. 24-25)

L'expression « l'homme qui marche », utilisée par Gagnon, a peut-être inspiré le titre initial auquel Lapointe avait songé pour son poème. *L'homme d'ici* est paru à peu près au même moment et, pendant ses études à l'Université de Montréal, Lapointe avait eu l'occasion de se familiariser avec la pensée de Gagnon qui était aussi son directeur de mémoire. À la fin de sa vie, pourtant, il exprime un regret :

J'appelais ça d'abord *L'homme en marche*, et c'était bien ainsi, me semblait-il. Puis avec les bons conseils de bons amis, ça a pris ce titre horrible. Ça a donné au livre un gentil petit air folklo. Comment faire oublier ce titre maintenant ? (D. Smith, 1982, p. 59)

Avec le recul, la notion de pays lui a paru trop étroitement associée à sa charge politique, perçue comme un carcan idéologique. Lapointe va plus loin encore en récusant une lecture au premier degré de la présence prédominante du fleuve : « Ce texte ça ne parle pas du fleuve ni de nos songeries patriotiques, j'espère que ça ne sent pas non plus les grosses bottines de notre folklore. Cet homme-là, ce je-là, ça parle de moi et du désir qui m'anime. Dehors et en moi, c'est le premier matin du monde » (*ibid.* p. 58). De fait, le poète a toujours tenu à ce que son ode échappe à une interprétation assujettie à une idéologie nationaliste. À ses yeux, elle demeure une œuvre engagée dans la mesure où, écrit-il dans un texte laissé à l'état de manuscrit à la fin des années 1970 :

Eh bien, ce texte de l'ode n'est pas politique et pourtant il est énormément politique. Refuser les outils courants d'écriture est un geste révolutionnaire, dire un homme non aliéné dans une époque nationaliste est un geste subversif. Et le dire dans le lyrisme sinon dans le délire, c'est là vivre un geste subversif et politique. (« [J]ose l'émotion », 1978 ?, FGL)

Or, si aucun des états rédactionnels du poème contenu dans les archives nationales à Trois-Rivières ne porte le titre de « L'homme en marche »,

Lapointe a toujours réservé une place aux poèmes qui devaient être réunis sous ce titre et qui sont depuis restés en marge d'*OSL*. Une partie de ceux-ci ont paru dans une anthologie en 1964, ainsi que dans des périodiques. Les poèmes du second volet du recueil, « J'appartiens à la terre », expriment, à peu près selon les mêmes termes que l'ode, le besoin de retrouver ses racines alors que l'écrivain est plongé dans une culture qu'il admire mais dans laquelle il ne se reconnaît plus :

Le fait aussi de vivre dans cet univers de symbole et de l'universel, de l'abstraction qui me semblait être Paris, m'a donné le besoin de m'enfoncer dans la terre, d'imprégner mon corps de toutes ses odeurs, de rejoindre le concret. Désormais j'appartenais à la terre. (« Extrait de la préface à une rétrospective », f. 8-9 [Lapointe souligne])

Cette transformation entraîne un rapport nouveau à la langue. Face à l'« excès de logique et de conscience qui tenaient [*sic*] les Français à l'écart de la vie [...] ces beaux systèmes intellectuels qu'ici s'inventaient [*sic*] pour s'expliquer les choses les plus simples » (*ibid.*, f. 13), le poète préfère un langage plus brut afin de traduire un rapport plus instinctif que raisonné. Ajoutons que Lapointe, à l'instar de Gaston Miron et d'une génération d'intellectuels québécois, considérait qu'il ne maîtrisait pas aussi bien la langue que les écrivains français, que son vocabulaire était pauvre, mais qu'en revanche, il ne voulait pas souscrire à une littérature qui lui paraissait guindée ou artificielle qui l'exposait au risque d'écrire dans un langage emprunté. Un feuillet rédigé pendant ces années, qui rend hommage à la classe sociale d'où il est issu, formule un véritable credo pour l'usage d'une langue simple :

Je suis né d'une famille de paysans dont la seule richesse était leur amour, dont la royauté était leur cœur que la moindre joie ou la moindre souffrance rendait visible. Illettrés, ils savaient lire dans une aile ou un nuage ; attentifs à tout, ils trouvaient partout leur bonheur. La terre, les arbres, un ruisseau, les bêtes sont les premiers mots et les premières images de mon enfance. Leur langage, généreux et maladroit, est celui des arbres et du vent, des bêtes et de la terre. J'y reste fidèle. C'est là que je me ressemble le plus. (« Je suis né d'une famille de paysans... », FGL)

Le désir de modifier l'intitulé de son recueil pour « L'homme en marche », en prévision de l'édition rétrospective à l'Hexagone, peut s'expliquer par une volonté du poète d'insister sur le caractère universel de son œuvre tout en la situant dans sa terre natale. Cette position est partagée par les animateurs de l'Hexagone qui postulaient que la littérature ne pouvait être universelle que si elle passait par le terreau national (J.-L. Major, 1969, p. 180). Quant

aux réserves que le poète exprime dans une entrevue au début des années 1980, elles sont étroitement liées à l'avènement de la littérature postmoderne qui sonne la fin des «grands récits» auxquels pouvait être associée une littérature de libération nationale. (J.F. Lyotard, *La condition postmoderne*, 1978).

La publication

Le maintien de l'autonomie du poème unique par rapport à *J'appartiens à la terre* a toujours été une constante dans l'esprit du poète. Comme nous l'avons vu plus haut, il souhaitait publier séparément «Ode au Saint-Laurent», «J'appartiens à la terre» et «Lumière du monde». Finalement, le dernier titre, trop mince pour former un recueil à part entière, a été publié dans *Le temps premier* (1962), et «J'appartiens à la terre» a été couplé avec le poème de l'«Ode au Saint-Laurent». La section «Le chevalier de neige», qui s'est ajoutée par la suite, n'a pas fait l'objet de commentaires de la part du poète.

OSL paraît à une époque marquée par une grande ébullition intellectuelle et sociale et qui coïncide avec «l'invention de la littérature québécoise» entreprise depuis l'après-guerre jusqu'en 1980 (M. Biron *et al.*, 2007). Au cours de la décennie de 1960, cette invention est facilitée par la mise en place d'un appareil institutionnel qui favorise l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains. Or, bien que la poésie d'*OSL* contribue indéniablement à cette émancipation du Québec sur le plan littéraire, Lapointe avait d'abord envisagé une publication en France. Il s'était adressé au Mercure de France, mais l'éditeur français exigeait que le gouvernement canadien s'engage sur le plan financier. Comme le raconte Lapointe, «le directeur du Mercure de France et son comité de lecture, à qui je l'ai soumise, il y a un an, étaient et restent enthousiastes. Ils ont voulu la publier. Le projet n'a pas abouti : ils exigeaient que le Conseil des Arts canadien leur achète à l'avance 400 exemplaires – vous connaissez la situation financière de cette maison –, chose qui fut refusée naturellement. Je la publierai en rentrant» (Lettre à Pierre Caminade, f. 11-12). Lapointe semble s'être rapidement résigné à l'abandon du projet : «[À] tout considérer, ce texte est trop canadien pour être publié sur les bords de la Seine. J'ai voulu que ce soit ici» (Les Éditeurs, 1986, p. 7). Il aurait été tout naturel que le recueil soit pris en main par les Éditions de l'Hexagone qui avaient déjà géré la distribution de *JM* et publié un prospectus pour en mousser la vente (G. Miron, 2004, p. 305-307). On apprend que Lapointe, dans une lettre datée du 28 mars 1961, s'était adressé à Gaston Miron, alors directeur littéraire de la maison : «Peu après le retour de Miron à Montréal